

NOTICE SUR LES PRINCES DÉMÉTRIUS ET PIERRE GALITZIN.

Un homme auquel sa naissance, sa fortune, une haute intelligence et une éducation brillante promettaient tout ce que la terre peut offrir de jouissance, tout ce que le monde appelle bonheur, a terminé sa laborieuse carrière en 1840, sous le nom modeste de Smith, à l'âge de 71 ans, dans un coin obscur de l'Amérique septentrionale, dans une des vallées les plus retirées des monts Alléghaniens. Il était prêtre et missionnaire : son rang, il l'avait oublié ; sa fortune, il s'en était dépourvu en faveur des pauvres ; son activité et ses talents, il les avait consacrés, pendant près de quarante-cinq ans, à la propagation de l'Évangile ; souvent il écrivait, mais, plus souvent encore, il allait, la croix en main, répandre la bonne nouvelle parmi les peuplades ignorantes, au centre desquelles son zèle et sa charité l'engageaient à demeurer. Comme auteur, il est justement apprécié en Angleterre et en Amérique. Un de ses meilleurs ouvrages est : *La défense du principe catholique*. Il écrivait en anglais, et, quoique cette langue ne fût pas la sienne, son style est remarquable de vigueur et de modération à la fois. Comme apôtre, il a été plus grand encore : infatigable dans ses travaux, il a sauvé bien des âmes ; elles sont venues, sans doute, recevoir la sienne dans les tabernacles éternels, et porter au pied de Dieu les bénédictions et les soupirs des peuples de la Pensylvanie, qui pleurent ce pasteur vénérable. Le pauvre prêtre dont la gloire devant Dieu surpasse celle de ses ancêtres les plus renommés, le missionnaire Smith, était le prince Démétrius Galitzin, dont la famille, une des plus opulentes et des plus illustres de la Russie, s'honore à juste titre de descendre des Jagellon qui régnèrent avec tant d'éclat sur la Pologne et la Lithuanie.

Son père, après avoir occupé des postes importants dans son pays, fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à la cour de Hollande. Il était marié à la comtesse de Schmeitan (1) et habitait La Haye, quand le prince Démétrius naquit le 24 décembre 1770.

À l'âge de 22 ans, celui-ci unissait, aux agréments extérieurs, les brillantes qualités de l'esprit, et les qualités plus solides qui naissent d'une âme généreuse et portée à l'enthousiasme ; et que ce mot n'effraie point le lecteur : nous appelons ainsi ce feu sacré qui, embrasant le cœur, conduit à tout ce qui est grand. L'enthousiasme fait le héros, il fait les martyrs, mais il fait aussi le prêtre obscur dont les prières attirent les bénédictions du ciel sur cette triste terre. Le jeune Galitzin aimait la gloire, mais il aimait encore plus la vérité ; son âme active, ardente, était avide de connaissances. Il se sentait entraîné vers cette perfection dont nous pouvons nous approcher au moyen de la grâce unie à la volonté, mais que jamais nous n'atteignons ici bas.

Pour mieux acquérir les connaissances nécessaires à la carrière qu'il devait suivre en Russie, Galitzin voulut voyager. Il traversa l'Océan et alla étudier les institutions d'un peuple libre dans les États-Unis de l'Amérique. Et c'est là, au sein des plaisirs et des succès du monde, tandis que son père impatient attendait son retour pour voir se réaliser en lui des espérances d'ambition ; c'est là, dans ce pays où la civilisation matérielle établissait son empire exclusif sur un siècle frivole, incrédule et corrompu ; c'est là que la grâce se saisit de son âme, qui n'attendait qu'un rayon divin pour s'épanouir et répandre des parfums et des trésors de vérité. Oui, la grâce se saisit du jeune prince ; elle le pénètre, le façonne et lui fait entreprendre la carrière la plus belle, la plus héroïque, — l'apostolat. Oh ! que Dieu est grand, qu'il est impénétrable dans ses voies ! Ce jeune homme aurait pu, comme tant d'autres, se lancer dans la route des plaisirs et des honneurs ; elle lui était naturellement ouverte. Il aurait pu briguer les faveurs de sa souveraine et marcher un jour à la tête des armées russes ; ou bien encore il aurait pu, courtisan athée, aspirer à l'honneur de corriger les écrits de l'impératrice, et adresser des épîtres en vers aux encyclopédistes de France : tout cela lui eût été possible, d'autant plus que son père était lui-même en relation avec les coryphées de la secte philosophique de cette époque. Dieu, dans sa miséricorde, en décida autrement.

Le prince était né dans le schisme grec ; il avait probablement hérité des ridicules préjugés que les Russes conservent encore contre l'Église catholi-

que, de ces préjugés que l'orgueil a fait naître, que l'ignorance a acceptés, que l'habitude entretient et dont le despotisme profite habilement pour se mettre à la place de Dieu et de son vicaire. Il était né dans le schisme et accoutumé au joug honteux qu'impose l'erreur, il en ignorait probablement et le poids et l'ignominie. Son âme ne s'était pas encore trouvée sous l'influence de la vérité ; mais, dès qu'elle se montra à lui, ce fut avec ardeur qu'il l'embrassa, qu'il se dévoua à sa cause, qu'il devint catholique. Ses plaisirs, son ambition, les honneurs qui l'attendaient, tout fut oublié : il se soumit avec joie aux plus grands sacrifices, et accepta sans se plaindre l'injuste persécution d'un père irrité. Celui-ci, à l'exemple de sa souveraine, lui aurait peut-être permis l'impiété, le vice ou l'athéisme : quant à la sainte religion catholique... jamais.

Cependant, fermement résolu à ne rien terminer légèrement, Galitzin chercha un conseil ; il s'adressa à Mgr. Jean Carroll, premier évêque de Baltimore, le prélat le plus distingué de l'Amérique, dont la mémoire sera toujours vénérée par tous les enfants de l'Église ; celui-ci développa avec amour cette âme si bien préparée.

Sous un tel maître, le jeune Galitzin n'eut pas besoin de grands efforts pour comprendre à quoi se réduisent toutes les questions qui séparent l'Église grecque de sa mère. Il vit qu'entre elles est un abîme, mais qu'on peut facilement le franchir ; que c'est une question humaine, historique, politique, et que, pour tout esprit juste, à moins qu'il n'ait été obscurci par le vice ou les intérêts matériels, ce n'est plus même une question.

On comprend, en effet, que, dans cette révolte où perçait le schisme, il s'agit vraiment bien peu de rites et de cérémonies. Ce n'est que dans une Église morte, dans un corps sans âme, que ces usages sont invariables. Quant à l'Église catholique, elle vit, c'est son âme qui ne peut changer ; elle peut donc être tolérante, car elle sait que les circonstances de temps et de lieu doivent amener des différences dans le culte extérieur, et, par cela seul qu'elle est catholique, c'est-à-dire universelle, elle ne demande souvent aux peuples qu'elle admet dans son sein que l'unité de foi, tout en leur accordant, lorsqu'elle le juge utile, le droit de conserver leur langue et leur liturgie. Ainsi, il ne s'agit ni du baptême par immersion, ni des pains azymes, ni de la communion sous les deux espèces, etc. Ces usages peuvent fournir un prétexte au schisme, mais jamais former un obstacle sérieux à la réunion des deux Églises. Le véritable obstacle est dans l'aveugle ambition des princes temporels, qui, pour river avec plus de force les chaînes de leurs esclaves, étendent, en dépit de la loi divine, leur despotisme jusque sur le sanctuaire. Oui, c'est là le seul point de controverse ; et c'est précisément le point le plus essentiel de la religion chrétienne ; c'est l'institution même de l'Église, son indépendance, son unité, sa sainteté ; c'est l'autorité du siège apostolique, de l'infaillible jugement du chef de l'Église ; c'est la base du christianisme qui est attaquée. Quant au dogme du purgatoire, les Grecs y croient, tout en le niant, et pour la procession du Saint-Esprit, privés d'autorité ecclésiastique, ils ignorent ce qu'ils doivent en penser. La seule vraie question est donc la suprématie du siège de Rome, et nous répétons que c'est une question purement historique et politique.

En effet, l'Église de Constantinople a cru jusqu'au X<sup>e</sup> siècle (à l'exception de 30 années qu'a duré le schisme tyrannique de Photius), elle a cru tout ce que l'Église catholique a enseigné de tout temps et enseignera jusqu'à la consommation des siècles : c'est-à-dire que Jésus-Christ a donné l'infaillibilité à son Église, qu'il l'a bâtie sur un roc, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; que ce roc est Pierre ; que celui qui n'écoute pas l'Église doit être traité comme un païen ; que Jésus-Christ a ordonné à Pierre de paître ses agneaux et ses brebis ; qu'il lui a ordonné d'affermir ses frères ; qu'il a ordonné à ses disciples, c'est-à-dire à tous les chrétiens, d'être unis, d'être consommés dans l'unité ; enfin qu'il a dit *mon Église*, et jamais *mes Églises*.

Certes, voilà des témoignages authentiques : ce sont les paroles de Notre-Seigneur. Que l'hérésie en torture le sens tant qu'elle le voudra, jamais elle ne parviendra à le changer. Et lorsqu'après avoir lu ces divines paroles on vient à en voir la réalisation dans une suite non interrompue de 1500 ans ; lorsqu'on voit l'Église se constituer dépositaire, gardienne et dispensatrice de la vérité, sous la présidence de saint Pierre, et se maintenir telle sous tous ses successeurs ; lorsqu'on lit les ouvrages des plus grands écrivains et des plus saints personnages de tous les siècles, on est tenté de se demander comment il se fait qu'il y ait des hérésies et des schismes, et on ne la

(1) Ami de l'illustre comte de Stolberg, et morte en odeur de sainteté. C'est à ses prières, sans doute, que son fils a dû les faveurs spéciales dont Dieu l'a comblé. Espérons que les prières de celui-ci attireront à leur tour ses grâces sur sa patrie, ou au moins sur sa famille.